

## De Ferdinand Fabre et du *Chevrier*

Après un demi-siècle de mépris, répandu par les penseurs parisiens sur les « régionalistes », il devient évident que les romans du terroir ont chance de survivre. Le touriste s'y plaît, dans les sites mêmes. C'est joie de gourmet de relire *Mon oncle Benjamin* à Clamecy, où (miracle !) on trouve la statue de Tillier et son livre. La nostalgie des *déracinés* se découvre de l'indulgence pour ces auteurs « situés ». Le coin de terre, le clocher, la région : autant de constantes dans l'universel changement. Une géographie sentimentale résiste au déferlement de l'inflation romanesque. Tel romancier qu'ignorent thèses et manuels, bandes dessinées ou télé, a placé sa grande scène au bord de « ma » rivière, ou dans ce château que vous voyez là-bas. La gloire mondiale, cette dérision, — parcourez la liste des Prix Nobels, — est-elle plus durable que la notoriété du cœur, qui persiste dans une bourgade, une sous-préfecture, un département ?

A propos de ces écrivains, les épithètes « oublié, méconnu », les objurgations : « Découvrons... Redécouvrons !... », sont fallacieuses. L'œuvre a ses lecteurs, seraient-ils dix. L'adhésion passagère d'un « public » ne répondrait pas à des sentiments profonds, seuls transmissibles. Qu'importe, après tout, que peu de gens puissent nommer les auteurs de ces beaux livres : *Vido d'enfant*, *La Vie d'un Simple*, *Nène*, *Le Moulin du Frau*, *Maurin des Maures*, *Gaspard des Montagnes*, *La Brière*, *Cézette*, *Nono*, *Le Livre de l'Émeraude*, *Jean des Figes*, *Jean des Brebis*, *Champi-Tortu*, *L'Enfant à la Balustrade*, *Le Bois de buis*, *Les filles de la pluie*, *Le Crucifié de Kéraliès*, *Grand-Louis l'Innocent*, *Andorra ou les Hommes d'airain*, *Ton pays sera le mien*, *Le Gardien du feu*, *Le Carillonneur* ou *Les Immémo-*

riaux (1). Il se trouvera toujours, dans nos provinces, fût-ce Tahiti, et n'en est-il pas de même en Espagne, par exemple, avec *Juanita la Larga* ou *La Hermana San-Sulpicia* ?, quelqu'un pour vous dire « Si je connais ce livre !... Il se passe ici ! » On « ne parle pas » de Ferdinand Fabre, mais les amoureux des Cévennes pensent encore à lui. Une belle et riche étude récente de Paul-Emile Cadilhac l'a fait entrer à ce Musée, nullement imaginaire, des Lettres : les quatre tomes de *Demeures Inspirées et Sites Romanesques*, publiés par *L'Illustration* (2).

La thèse que Ferdinand Duviard, auteur d'une *Anthologie de la poésie française* (4 vol.; Larousse), consacrait en 1928 à son grand-père avait découragé pour longtemps tout nouveau commentaire sur Fabre. Cadilhac, armé de sa connaissance des romans, de *Julien Savignac* (1863) à *Toussaint Galabru*, (1887), de sa science photographique et d'un voigtländer, est revenu sur le terrain, en chasseur d'images. Le résultat de son enquête ? Fabre est une valeur sûre. « Je sors de cette confrontation pénétré d'admiration et de respect. »

Le domaine de Fabre, né à Bédarieux, 30, rue de la Digue, couvre les Cévennes méridionales. L'Espinouse, les monts d'Orb et l'Escandorgue, le causse du Larzac. Lodève au nord, Octon à l'est, Les Aires au sud, Saint-Pons à l'ouest; en termes « dans le vent », la Nationale 608. Relief et climat y façonnent des êtres fort différents. Certains villages, à l'abri du Caroux ou de la falaise du Larzac, voient prospérer la vigne, le figuier, l'olivier; parfois, dans la

(1) En voici la liste, qu'un malin esprit me pousse à transcrire « dans le désordre », comme aux courses : Emile Pouvillon, Emile Guillaumin, Georges Rodenbach, Victor Segalen, Batisto Bonnet, Jeanne Perdriel-Vaissière, Marie Le Franc, Henri Pourrat, Jean Aicard, Emille Moselly, André Suarès, André Savignon, Ernest Pérochon, Charles Le Goffic, Anatole Le Braz, René Boylesve, André Lamandé, Isabelle Sandy, Gaston Roupnel, Alphonse de Chateaubriant, Eugène le Roy, Gaston Chéreau, Paul Arène.

(2) *Le Languedoc de Ferdinand Fabre* in t. IV, pp. 185 à 192; 15 photographies, dont deux en couleurs; s.d. (vers 1964). Sa minutieuse description et ces photos sont d'autant plus précieuses que le pays se modifie, que ces sites sont menacés.

A l'est d'Octon, le barrage du Salagou, affluent de la Lergue descendue du Larzac a créé, dans cette vallée dominée par trois pyramides ; le Caroux, le Rocher des Vierges et le pic Saint-Loup, un lac artificiel, beau d'ailleurs et limité au sud par le village de Liausson avec son mont (526 m), Salasc, Mourèze et son chaos et Villeneuve. Voir Christiane Burucoa : *Un lac est né près de Lodève*; in Touring-Club de France, février 1971, pp. 92-96). Du même auteur, *Causse, Cévennes et Gorges du Tarn* (Arthaud; coll. Beaux Pays).

Quant au Larzac septentrional, déjà outragé par un camp de 30 km<sup>2</sup> vers La Cavalerie, il doit être occupé sur 170 km<sup>2</sup>; annexion redoutable, entre autres, au Roquefort, aux eaux souterraines de ce château d'eau en pays calcaire, aux mégalithes, tumuli et stations gallo-romaines. Cf. l'article alarmant de Louis Balsan (*Revue du Rouergue*, déc. 1970, pp. 446-450 : *L'extension du camp militaire du Larzac*).

plaine : mûrier, amandier, micocoulier. D'autres, traversés de bises, n'ont que seigle, betteraves et châtaignes, n'élèvent que chèvres et moutons, et quelques porcs. Le montagnard est taciturne, mais franc; l'homme de la vallée plus ouvert, mais plus rusé. Tous âpres au gain. La cupidité, la cruauté bornée poussent au meurtre des mégères comme la Pancole des *Courbezon*, la Benoîte de *Xavière*. La jeune fille, en ces temps où la lampe Carcel crémaît son huile, y est candide, mais passionnée. L'idylle touchante n'est pas rare, celle de Simonnet Garidel et Juliette Combat dans *Barnabé*, les amours de Xavière ou de *Monsieur Jean*.

\*\*

Le prêtre importe à ces simples. L'éducation fit de Ferdinand Fabre un témoin très informé des « scènes de la vie cléricale », au temps des curés à tricorne. A ce titre on le cite, parfois. Né le 9 juin 1827, il fut, à quinze ans seulement, confié à son oncle Fulcran Fabre, curé de ce Camplong, que garde le roc de Bataillo et les crêtes du Jougla, dans la vallée d'Espaze. Sur l'ermitage, règne la gouvernante Prudence, quasi octogénaire. « Notre Prudence de la cure », avec sa haute coiffe, toute bonté et charité, cordon bleu pour les fouaces, mais irritable et « plus en l'air qu'un rat avec trois noix », à la moindre émotion, le bâton brandi et jabotant du bec, l'œil guettant à la ronde, terrorisée par le latin, langue des exorcismes, exclue du lavage des linges sacrés, — « mains de femme n'ayant pas été créées pour toucher aux choses du saint ministère » — est une figure inoubliable, aux premières pages de *Xavière*. « Monsieur le Neveu » enregistre les propos de table; il en nourrira les entretiens de Notre-Dame de Capimont ou de Lignièrès-sur-Gravaison, paroisse, par discrétion, imaginaire. Il écoute son oncle commenter la Conférence cantonale ou la Retraite Ecclésiastique, résumer sa « Question d'Histoire » : *la Captivité de Pie VII à Fontainebleau*, entonner le los de Misericors, roquet pontifical qui haïssait l'Aigle de Corse, lequel, excédé, le défénestra ! Il apprend par cœur *L'Enéide*, en s'aidant sournoisement de la traduction interlinéaire de chez Jules Delalain, rue des Mathurins Saint-Jacques à Paris, chipée à son oncle. A celui-ci, la *Quatrième Eglogue* ne pose pas les énigmes qui hanteront Carcopino après Victor Hugo. Pas de basilique pythagoricienne; pas même de « dieu tout près d'être un ange »; la lueur que le vers porte à sa cime n'a rien d'étrange :

Dans l'opinion de mon oncle, Virgile, *Virgilius Maro*, — il aimait à lui donner tout son nom latin — avait droit de compter parmi les prophètes de l'Écriture. Ainsi qu'Isaïe, qu'Ezéchiel, qu'Osée, que Jérémie,

*Virgilius Maro* avait annoncé au monde la venue du Sauveur. Nul doute n'était possible : dans la nuit noire du paganisme, Dieu lui avait « montré sa lumière, *lumen in caelo* », et le poète de Mantoue avait pu écrire sa Bucolique *Pollion*, où l'avenir était clairement dévoilé, un *Ordre nouveau* clairement prédit.

— Ecoutez, mes enfants, écoutez !

Et, se plantant debout, s'étirant des pieds à la tête pour mieux nous imposer, de sa voix faible, mais renforcée, renflée, grossie jusqu'à l'enrouement, il nous scandait ces deux vers :

« *Ultima Cumaei venit jam carminis aetas,  
Magnus ab integro saeculorum nascitur ordo* ».

Après une pause de trois secondes, il nous lançait cette traduction libre, peut-être trop libre :

« Nous voici arrivés au dernier âge des dieux païens, âge prédit par la Sibylle de Cumes. Jésus va naître, et un Ordre nouveau commence ».

Monsieur le Neveu feuillette, comme Toepffer, la « bibliothèque de mon oncle ». Elle ne comprend guère, — mais c'est déjà cela —, que les 109 volumes de la *Bibliothèque du Clergé et des Laïques instruits*, édités par M. l'abbé Jacques Paul Migne, de Saint-Flour, lequel fut blâmé par son évêque pour un livre *De la Liberté* (1833) ; et les cinq *in-folio*, à moitié mangés aux vers, de Saint-Jérôme, patron des traducteurs (*Sancti Eusebii Hieronymi, Stridonensis presbyteri, opera omnia*, édition Martianay et Pouget, 1693) ; il y apprend, et s'en souviendra pour la fidélité sans conditions de ses amants, que *amicitia quae desinere potest, vera nunquam fuit*. Il observe surtout son oncle, qui accompagne les cantiques sur son accordéon, et résume, dans une très humble profession de foi, les servitudes et la grandeur du sacerdoce :

Camplong, les Passettes, le Jougla, Fonjouve, Bataillo sont mon royaume ; selon que je gouvernerai ce royaume peuplé de 1.500 âmes, mes ouailles seront châtiées au grand jour du Jugement ou obtiendront miséricorde. Dans cette œuvre où je m'épuise, qui me prend la vie goutte à goutte, mon salut éternel se trouve également engagé. Dieu le premier, Dieu avant nous, Dieu avant tout !

Sa connaissance des petites intrigues, des menus drames, d'autant plus cruels que secrets, le neveu, quittant cette éducation buissonnière, va la parfaire au Petit Séminaire de Saint-Pons (aujourd'hui le lycée technique), de 1845 à 1847, puis au Grand Séminaire (Archives de l'Hérault) à Montpellier. Une entreprise de route, louable en soi mais risquée, où son père avait engagé son avoir et celui de la tante Angèle Sicard, ne laissait d'avenir au jeune homme que dans la prêtrise. Pourtant, il se rebiffe. Un ouvrage tardif, *Ma Vocation* (1889), contera ses tourments, rappellera une scène qui le frappa : la rébellion d'un ordinand scrupuleux qui, pareil à Sara de Mau-

pers dans *Axël*, ne prononce que la syllabe Non !, arrache chasuble et manipule, et fuit la cérémonie, — fou pour la vie. Fabre ne sera pas prêtre, mais il connaît les prêtres, les mauvais et les bons.

Le succès de George Eliot et de ses *Scenes of Clerical Life*, parues dès 1857 dans le « Blackwood's Magazine », le décida-t-il à tirer des romans de son expérience ? L'ouvrage ne fut traduit qu'en 1887, mais on commenta beaucoup, dans les revues, la première de ces scènes, la meilleure : *Les Tribulations (The sad Fortunes) du Révérend Amos Barton. Mutatis mutandis*, — car Amos Barton est un vicaire campagnard anglican, marié et père de six enfants, — les malchances du pasteur ne diffèrent guère des tracas subis par les meilleurs curés de Fabre dans leur cabotage pastoral. La cure de Shepperton est trop pauvre, même pour un médiocre comme Amos Barton; ses ouailles le méprisent; il accueille un aventurier qui lui promet de l'avancement, mais la servante chasse l'intrigant par ses rebuffades. Milly Barton, sa femme, meurt d'épuisement en donnant le jour à un septième enfant qui meurt aussi. Amos est nommé dans une paroisse lointaine, ne revoit son Shepperton bien-aimé qu'à l'approche de la mort. L'analyse perspicace de la douleur, chez un être faible jusqu'au ridicule, ce fut la prouesse de George Eliot, — et, pour Fabre, un excellent précédent.

A la *Comédie Humaine*, il peut annexer des « scènes » que l'auteur du *Curé de Tours* et du *Curé de Village*, où le bon abbé Bonnet n'est que spectateur d'événements terribles, n'eut pas le temps d'écrire. Fabre crée donc *L'abbé Tigrane*, aussi ambitieux que l'abbé Troubert déchaîné contre l'abbé Birotteau; *Tigrane*, ou comment un vicaire général tue son évêque pour le supplanter et rêver de la tiare (1879); *Lucifer* ou l'évêque suicide (1884); l'abbé Crochat, au patronyme balzacien, prêtre doyen de Lunas, persécuteur de l'angélique abbé Célestin, qui écrit une « vie de Saint Célestin, pape » (*Barnabé et Mon oncle Célestin*, 1881); *L'abbé Roitelet* (1890)... Dès 1862, dans *Les Courbezons*, début honoré d'un lundi de Sainte-Beuve et d'un prix d'Académie, il avait conté les avanies infligées à Courbezons, curé de Saint-Xist, bâtisseur imprudent, aussi malchanceux que l'entrepreneur Fabre. Dans *Xavière*, l'oncle Fulcran admire sincèrement le « bond » de M. l'abbé Pannetier (Augustin-Aristide-Simon, aumônier des Carmélites à Montpellier, nommé par décret du Roi (Louis-Philippe), évêque de Mireval; l'échange de lettres entre les deux anciens condisciples, où chacun rivalise d'humilité chrétienne, non sans arrière-pensée, est un petit chef-d'œuvre de psychologie ironique...

Qui dira le pourquoi de tant de portraits acides, dus au ci-devant séminariste ? Fabre veut-il vérifier la dernière page du *Curé de*

*Tours* ? Selon Balzac, depuis que l'Eglise est mise à l'écart des grandes affaires politiques, les natures ardentes et énergiques n'y ont plus d'exutoire, dans leur « refoulement », qu'en d'impitoyables et sordides intrigues. Ce leitmotiv, l'humble desservant en proie à son évêque, traduirait, en la simplifiant, la réalité d'alors ? Où n'est-il que la survivance d'une angoisse atavique, répandue sous l'Ancien Régime : le haut clergé aristocrate implacable aux curés du Tiers ; angoisse qui trouva sa compensation dans l'aventure révolutionnaire, pour reparaître avec la Terreur Blanche sous la Restauration ? Et qui peut dire si ces peintures, anticléricales de fait sinon d'intention, ont valu des partisans au romancier du *Marquis de Pierrefeu* (1874, devenu *Un Illuminé* en 1881), ou si elles n'ont pas davantage rebuté la clientèle catholique ? On ne mesure pas assez quel scepticisme et quel désenchantement en matière politique avaient dû gagner la génération née sous Charles X, celle de Jules Verne, Fromentin, Renan, Taine, qui connut tant de régimes : 1830, Louis-Philippe, la seconde République, le Second Empire, Commune, Septennat, Troisième République, avec les beaux jours du « grand ministère Gambetta ». Le gouvernement, en tout cas, nomme Fabre, en 1883, conservateur de la Bibliothèque Mazarine, marque d'agissante sympathie. Fabre aurait, j'imagine, contresigné la déclaration de Jules Renard : « Je suis un anticlérical, qui voudrait bien avoir pour ami un bon curé ».

Mais, si précieux que soient ses constats sans indulgence, ou ses pamphlets, pour la petite histoire de l'Eglise en France, le meilleur de Fabre n'est pas là. Il est dans l'amour de la nature libre, qu'il connut, libre lui-même, dans son enfance et son adolescence ; et dans la délicatesse de ses oaristys. Le créateur de la Séveraguette (Cécile Séverac, des *Courbezon*), de *Sylviane* (1892), doit peut-être à son entourage pieux, préservé et chaste, en des années décisives, d'avoir su peindre l'amour vrai, total, sans mièvrerie, mais simple, ardent et pur : un secret que le Réalisme, puis le Naturalisme avaient tout à fait perdu !

\*  
\*\*

Son amour de la nature et de la vie rurale lui dicte des tableautins — Chénier aurait dit *quadri* —, dont le charme reste intact, avivé même par la nostalgie. Beaucoup de sagesse a disparu de ce monde, en effet, depuis que personne ne *tisonne* plus, ne connaît plus ce passe-temps favorable au rêve, au conseil, à l'ordre, à la décision de mansuétude :

Mon oncle avait pris les pincettes et s'amusait à rabattre les genêts épineux les uns sur les autres. Du reste, tisonner était pour lui la plus agréable des distractions. En hiver, quand la grille de la salle, bourrée de houille, flambait haut comme la forge du maréchal Valat, combien d'heures il passait à disposer en bon ordre les morceaux de charbon, à leur donner dans le foyer des poses symétriques, puis à diriger les ruisselets de bitume coulant de toutes parts, noirs brillants, bleuâtres, phosphorescents, laissant fuir, à travers les barreaux, d'énormes gouttes enflammées !... Oh ! la houille de nos mines de Camplong, des Nièvrès, de Graissessac, fluide et grasse comme le cambouis des charrettes, j'en ai encore chaud aux côtes quand j'y pense ! (*Xavière*).

« Réverie du repos » qui eût inspiré Bachelard : sa dernière méditation, haute et lumineuse, naquit de « la flamme d'une chandelle ». Mais Fabre peint plus souvent au grand air que dans les intérieurs cévenols. Il ne néglige pas ces estampes, les chansons populaires. La complainte du châtaignier résume, en langage des monts d'Orb, le destin de l'arbre nourricier : on le plante, il fleurit, il graine, prodigue ses bogues pleines, rend les Cévennes religieuses et fortes :

*La couplento d'El Castan*

Can lou castan ès plantat,  
— Monto, monto, monto; —  
Can lou castan ès plantat,  
Plâ bében à sa santat.

Can lou castan ès en flou,  
— Bélo, bélo, bélo; —  
Can lou castan ès en flou,  
Lou païs prén soun aoudou.

Can lou castan hô granat,  
— Grano, grano, grano; —  
Can lou castan hô granat,  
Chacun danso dins lou prat.

Can las castagnos habên,  
— Bounos, bounos, bounos; —  
Can las castagnos habên,  
Las manchan; pioï mourissen.

Cébènos plènos dè rochs,  
— Naoutos, Naoutos, Naoutos; — (3)  
Cébènos piènos dè rochs,  
Fasez-nous forts et débochs !

---

(3) Cet *n* initial et inexplicable serait fréquent dans les patois du Midi, voire en catalan.

Il arrive que telle esquisse s'enrichisse de souvenirs picturaux. Biographe de son cadet J.-P. Laurens, abondant peintre d'histoire, portraitiste de Rodin, né à Fourquevaux (Haute-Garonne) en 1838, et que Fabre captura tout vif vers sa quarantaine pour *Le Roman d'un peintre* (1878) —, le romancier emprunte à la technique de ceux qui narrent par le pinceau : composition, place des personnages, éclairages, cadrages, rappels de tons, perspective. Parfois, une toile lui impose une allusion mythologique. Galibert, coq du village, qui « poursuit les jupons à jour levé », est-il vautré parmi les touffes de sauge et de romarin, c'est ainsi que devait dormir Apollon gardant les troupeaux d'Admète, aux montagnes de la Thessalie,... et c'est un tableau de Célestin Nanteuil, fort prisé au Salon de 1869. L'oncle Fulcran ébaucha son éducation en matière d'art aussi ; la salle de la cure était ornée de quatre gravures : *La Résurrection du fils de la veuve de Naïm, Jésus à la fontaine de Jacob, Jésus et le Samaritain, la Cène*, d'après Léonard de Vinci.

Fabre recourt au folklore et à la tradition pour ces « mémoires et récits », — *moun Espelido*, eût dit Mistral —, d'où vint l'essentiel de ses romans paysans. Ainsi, ce propos de l'abbé Alquier un dimanche au prône, « qu'Eve, ayant longuement désiré la pomme du Paradis, se trouva fort embarrassée, pomme cueillie, et que, si elle la mangea, c'est ne sachant qu'en faire ». (*Le Chevrier*). La superstition de l'Ane Rouge, Démon qu'Erembert, chevrier de Mirande, ose incarner une nuit, « tête encornée et dos hérissé », pour amener à résipiscence une fille de mauvaise vie : mais il reste interdit devant un « Notre Père... » murmuré par la donzelle épouvantée ! Les soirées, où six fermes se réunissent pour étudier la *doctrine* (le catéchisme) sous la direction du vieil Agathon, ce sont ses « Veillées du Chanvreur » ; et la récolte des Châtaignes, ses Thalysies chrétiennes. Ses croquis d'animaux sont prestes et parlants comme choses vues. Voici la linotte éberluée :

« Avez-vous jamais englué des linottes autour des mares de notre Larzac ? Elles se prennent d'abord les pattes, puis les ailes, puis le bec, puis elles roulent dans l'eau et, de là, en la léchefritte de l'Agathonne, à Mirande ».

Voici le hibou, de bon augure, puisqu'il annonce le dégel, mais fort vorace et hardi sous son air benoît :

Voyez-vous, Monsieur, encore qu'il ne soit beau avec ses six plumules au front, tout son corps barré de gris et de roux, son bec noir, ses yeux jaunes, le hibou est un oiseau en bénédiction chez nous. Lui sifflant sa note triste, les neiges fondent et le printemps arrive, en compagnie de l'herbe nouvelle et des étables pleines de chevreaux.



... Le hibou est très friand de chair fraîche. *Pattes-courtes* lui faisant défaut, il attaque et mange mulots, campagnols, toutes manières de rats sauvages. Vous le prendriez, à sa mine de pauvre, pour le plus innocent animal de la création. Méfiez-vous ! Comme certains humains, il n'a de grossier que la veste. En le fond, cet oiseau est plus fin et plus méchant que pas un. Non, vous ne croiriez jamais quel courage lui donne son appétit...

Le courage d'attaquer et mettre en lambeaux le nouveau-né d'une qui laissa la *cabrade* pour chevroter sur le plateau !

L'observation, parfois, anime un apologue :

Avez-vous jamais vu lapin ou levraut rentrant au terrier ? Auparavant que de passer la tête au trou, la fine bête la tourne de tous côtés, regardant de-ci, de-là, si elle n'est aperçue de personne. Avise-t-elle quiconque en le taillis du bois, bien qu'elle soit au seuil de sa maison, elle n'entre mie, crainte de dénoncer au chasseur son père ou sa mère, ses frères ou ses sœurs, ou bien encore ses petits. Que fait-elle ? Elle s'encourt de nouveau à travers champs, préférant un coup de fusil à la mort de tous les siens.

Sur un terroir où l'on mesure encore les distances par « saut de lièvre », ces parenthèses situent le récit et lui donnent véracité. Une scène de cuisine paléolithique, dirait Delteil, y contribue. A-t-on saisi poulotte égarée, on « achève de lui tourner le col vers l'autre monde », on la plume et la rôtit : pâtres sont coutumiers du fait; la recette est écrite en style de l'*Almanach des Bergers* :

Point de broches longues et pointues comme des sabres, un fil de fer tant seulement, ayant à l'un de ses bouts chevillon de buis solidement attaché. Passez le fil de cul en tête, de façon que la bête soit sise à cheval sur le chevillon. Maintenant si, par rencontre, vous séjournez en rase campagne, accrochez le fil de fer à la branche d'un arbre, puis allumez feu vif dessous; si au logis, avancez la barre de la crémaillère au milieu du foyer, suspendez de même l'animal et enflammez bruyères sèches. Gare au croupion, monsieur ! Il pourrait bien, le rôtiisseur n'en prenant souci, se brûler, vous laissant la tête et les ailes crues. Tout le mystère de la chose est en la manœuvre du feu qu'il faut changer souvente fois de place, l'amortissant et l'excitant selon les convenances du morceau.

L'arbre étranger au décor traditionnel est étudié comme objet d'étonnement, adopté comme créature de rêve; ainsi, le micocoulier, « un arbre bien rare chez nous » :

Oui monsieur, le micocoulier est un arbre fin et frileux, si fin et si frileux qu'il n'en pousse point en nos monts Garrigues. Aux bas-fonds du pays, du côté de la marine, en tirant vers Cette ou Agde, vous en rencontreriez à tous les coins. Les enfants montent aux branches, aimant les micocoules, qui sont un petit fruit agaçant joliment les dents, mais

tout de même très doux à la langue et à l'estomac. A son jeune temps, le père Agathon, retournant d'un chargement de vin au bas pays, en rapporta un plant de micocoulier. La terre préparée exprès en le coin de la cour dont le soleil est coutumier, il planta le rameau et, l'hiver, l'ayant matelassé de paille pour l'engarder de la gelée, il attendit que Dieu fit quelque chose de ce plançon sans pareil chez nous. Dieu en fit un si bel arbre que, avec les paons de Malgrison, il était devenu, moi chevrier à Mirande, la curiosité du Larzac.

Miracles et méfaits du soleil sont un des thèmes de ces romans : il faut se garder de mener la *cabrade* aux bas-fonds brûlés de soleil. L'autre thème est la neige. Elle a le dernier mot dans *Xavière*. Quand on fit à « la petite sainte Philomène de Camplong » des funérailles splendides, « il neigeait, il neigeait, il neigeait ». Dans *Le Chevrier*, la neige, par ses grosses masses « à nous enterrer vivants », est constamment présente. Elle y tombe « à ne point voir le canon de son fusil ». Elle gagne, gagne toujours monts, combes et vallées : « Encore une semelle de recul, et nous sommes enfermés à Mirande, pris par le mauvais temps comme souris en une ratière ». Servitude acceptée avec résignation : « Le bon Dieu ayant, en ses greniers du ciel, ramassé trop grande provision de neige —, qu'il la jette sur les Cévennes à son accoutumance et à loisir, nous n'irons pas à l'encontre ». Mais la délivrance printanière est accueillie avec actions de grâces, celles-là qui, à l'autre bout des Cévennes, aux Faugs près de Boffres en Vivarais, soulevèrent en 1866 la *Symphonie pour orchestre et piano sur un chant montagnard*, de Vincent d'Indy. Les pages les plus lucides du *Chevrier* semblent écrites tantôt sur la ronde de cette *Cévenole*, tantôt sur la mélodie confiée au cor anglais; avec sa belle descente de quarte, elle évoque si bien la solitude du berger et la hauteur du ciel sur les pics escarpés ! Un parallèle, entre l'amoureux des *Chants populaires du Vivarais* et Fabre, soulignerait les affinités de pensée et d'écriture chez les deux artistes. Le compositeur du *Jour d'Été à la montagne* (15 août, fête de la Vierge) ne marque-t-il pas, par la prière grégorienne, son intention de retrouver, comme le narrateur, un climat médiéval de foi rigoureuse, quand le naturisme, même dans la joie du levant et la gaieté d'une farandole, demeure inquiétant, par ses survivances païennes et ses tentations de péchés ?

\*  
\*\*

Dans les récits de Fabre, un peu lents, nouvelles étirées en romans par les exigences de l'éditeur, le péché sévit chez les comparses et met en relief l'innocence des amoureuses. La pâle Xavière Ouradou aime de toute son âme l'Adolphe Landry de M. Landrinier, l'institu-

teur, moniteur des garçons, tandis qu'elle surveille la classe des petites. Fabre a-t-il pensé aux tragiques grecs ? La situation initiale est celle d'Electre. Xavière a perdu son père Xavier, elle s'attire la haine de sa mère parce qu'elle ne cesse de le pleurer. Dans *Le Chevrier, l'Hospitalière* Félice accepte d'épouser le narrateur Erembert, qu'elle n'aime pas, pour donner un père à son enfant, puis se jette dans la mare des Fontinettes : Andromaque aussi se fût tuée, si Pyrrhus n'était assassiné; on peut choisir garants plus discutables. Mais la frêle Xavière au jupon de droguet bleu ne cherche point d'Oreste. Elle va, *sicut luna perfecta in aether*, selon le psaume 88. Elle se laisse molester par son abominable mère, Benoîte Ouradou, la mal baptisée, et l'odieux amant de celle-ci, l'Anastase Landrinier, qui convoite son héritage (voilà bien de la cupidité chez un maître d'école !). Le scandale se répand quand Landry reçoit à la place de la fillette le coup de battoir maternel. Pour ces paysans arriérés : *Ubi est thesaurus tuus, ibi est cor tuum*, gémit l'oncle Fulcran, citant Saint Mathieu, Benoîte parvient à faire tomber sa fille d'un châtaignier; la police s'en mêle; Landrinier se pend, Benoîte perd le peu d'esprit qui lui restait; Xavière meurt de sa blessure.

Ce qu'on ne saurait résumer, c'est l'incandescence éclatante, virgine, des amours de Xavière. *L'Hospitalière du Chevrier*, — la bâtarde enfant de l'hospice du Caylar, — n'est pas moins sincère dans sa passion, mais il faut quelque complaisance pour admettre qu'avec son Frédéry, elle n'a péché que par ignorance ! Du moins est-elle torturée d'avoir mis au monde un bâtard. Et le narrateur de déplorer la fâcheuse évolution des mœurs patriarcales :

C'est tant seulement depuis quelques années que les jeunesses, ayant franchi le pas du Démon, osent lever la tête chez nous. Aux temps de Félice (1848), il en allait autrement de cette chose et de bien d'autres, et une fille ayant mis bâtard au monde, se cachait quelquefois plus d'un an en sa hutte, avant de reparaître aux champs. Aujourd'hui, nos *demoiselles* sont plus hardies, car les Cévenoles commencent à se faire appeler *demoiselles*; elles ne pleurent guère plus sur leur honte mais en rient à pleines joues. Le siècle le veut comme cela. Aussi ne serais-je point étonné si demain tombait la fin du monde. Il est dit aux Saintes Écritures que, lorsqu'on verra la ménagère quitter le pétrin pour se mettre à la fenêtre et regarder passer les hommes, les jours du Seigneur seront proches. Monsieur, les femmes ici non tant seulement abandonnent la pâte; mais encore laissent brûler les miches et le four pour s'encourir après les galants.

La Françon des Fontenille répond à ce portrait peu flatteur. Mais le grand cœur d'Eran, le chevrier —, prêt à tous les dévouements, jusqu'à remplacer Frédéry, désigné par le sort pour l'Algérie, puis, son stratagème ayant échoué, épouser l'Hospitalière, quand la mort du soldat est connue —, montre de quelles vertus sont capables

les paysans solitaires des Cévennes. Un ton de hautain stoïcisme, dont son récit est imprégné, rappelle un grand roman qui venait de paraître (1863) : *Dominique* et le personnage d'Augustin. Mais Fromentin eût évité des naïvetés un peu fortes, comme cette lettre adressée à l'Empereur (Napoléon 1<sup>er</sup>) pour le remplacement de Frédéry.

A l'Empereur Napoléon, à Paris,

Mirande, 23 décembre 1848.

D'abord, je vous dirai que les Agathon de Navacelle ne sont les gens les plus heureux de la terre, et que vous ne feriez rien de trop en leur rendant leur fils Frédéry (...).

L'enfant des Agathon reparaisant à Mirande, je vous promets que M. Alquier chantera à votre intention une grand'messe de grâces, et que, si jamais, retournant à Sainte-Hélène, vous avez besoin qu'on vote pour vous, nous arriverons avant tous les autres à la commune pour jeter votre nom en la boîte de mon beau-frère Granier, maire de Navacelle et les environs. Répondez-nous tout de suite.

Jacques Baduel, de Soulaget.

Bien entendu, les auteurs de cette missive ne recevront pas le plus petit mot de l'Empereur. « Etait-il malade ? ... » Le regrettable dans cet épisode est la précision de sa date. Une étrange dispareté s'ensuit entre les deux tiers du livre, maintenus magistralement hors du temps, et les dernières pages; un peu comme, dans *Le Grand Meaulnes*, l'admirable « réel imaginaire » des premiers chapitres s'effondre dans la banalité parisienne. Il importe peu, du reste : une gageure a été tenue, coup de maître sans équivalent.

\*  
\*\*

Fabre, nous dit Ferdinand Duviard, mais nous l'aurions deviné, aimait le langage du XVI<sup>e</sup> siècle. Surtout *Daphnis et Chloé*, traduit par Amyot. « Quel langage prêter à un pâtre héroïque ? A supposer que le lecteur parisien entendit le patois du Larzac, l'œuvre, du coup, retomberait au réalisme. Fabre a transposé l'époque de son style comme l'esprit de ses paysans, et il a rédigé tout un volume dans un archaïsme laborieux et facile ». Duviard veut dire : laborieux pour l'auteur, dont la lampe, parfois, sent l'huile, et facile pour le lecteur; facile, mais savoureux.

Nos citations ont donné une idée de ce style unique. Amyot ne fut pas seul mis à contribution. Bonaventure Des Périers aussi, et le Rennais Noël Du Fail en ses *Propos rustiques* et *Baliverneries*; je cite ce dernier au hasard :

Et, liant vos bœufs au joug qui, tant sont duits, d'eux-mêmes se présentent, allez au champ, chantant à pleine gorge, exerçant le saint estomac, sans craindre d'éveiller ou Monsieur ou Madame. Et là avez le passe-temps de mille oiseaux, les uns chantant sur la haie, autres suivant votre charrue, vous montrant signe de familière privauté, pour se paître des vermetes qui issent de la terre renversée...

Et Pierre Belon, du Mans; les *Discours admirables* de Bernard Palissy; et l'autre voisin du Vivarais, Olivier de Serres, seigneur du Pradel. On lit en son encyclopédie rurale, au Chapitre XIV du Livre Quatrième (*Théâtre d'Agriculture et Ménage des Champs*) (Les Boucs et les Chèvres) :

Pour l'âpre et rude naturel des chèvres, convient leur conducteur être fort agile, afin de gravir rochers et précipices, où ces bêtes vont paître la cime des épines et arbrisseaux : s'attachant plutôt à telles drogueries de peu de valeur, qu'ès herbages de la prairie, dont leur entretien est rendu de moindre dépense. Dans le logis même à très bon marché nourrit-on les chèvres, quand pour toute viande on ne leur baille que des feuillards de plusieurs sortes d'arbres, serrés au logis dès la fin de l'été, lorsque le mauvais temps contraint de tenir ce bétail enfermé. Seulement quelque peu de soin donne-t-on aux chèvres preignes [grosses] les plus avancées, et à celles qui ont chevroté, un ou deux jours après leur terme; aussi aux malades, pour les fortifier et guérir.

Cette bonhomie, cette sagesse pratique, cette poésie sans apprêt et comme involontaire, si fréquentes au XVI<sup>e</sup> siècle, Fabre sut les capter comme ruisseaux, en faire la fontaine de Jouvence de son inspiration. A l'époque du *Chevrier* (*Figaro*, été 1866), il touchait à la quarantaine; c'est l'âge propice au roman ; l'outil est forgé, le feu n'est pas éteint. Par Longus et Amyot, il ressuscitait ce climat païen dont il prouvait la survie, malgré les progrès des pratiques chrétiennes. Quant au style, Paul Louis Courier, rectifiant, complétant Amyot par rigueur d'helléniste, lui avait suggéré une méthode pour son subtil et entêté pastiche. Eran le chevrier aurait prêté le même serment que Daphnis, et presque dans les mêmes termes :

Daphnis, debout au milieu de son troupeau, tenant d'une main un bouc et de l'autre une chèvre, jura qu'il aimerait Chloé tant qu'il en serait aimé, et que, si elle en aimait un autre, il se tuerait au lieu d'elle; dont elle fut bien aise, et s'en assura plus que du premier serment, croyant les brebis et les chèvres être dieux propres aux bergers et aux chevriers (fin du livre 2 des *Pastorales* de Longus).

Dans la pastorale de Fabre, le chevrier n'est pas payé de retour; l'amitié des humbles et des bêtes est sa consolation, avec le souvenir des jeux enfantins, où il n'avait conscience d'être le *terzo incommodo*, témoin pas encore gênant d'une idylle qui deviendra tragique.

L'été, on se couchait tous trois sous un grand néflier près de Sauve-Plaine et, là, à l'ombre fraîche de l'arbre, tandis que nos bêtes, abandonnées à la garde du bouc, rumaient, les quatre pattes repliées sur le sol, quels embrassements et quelles chansons ! Quelquefois le bouc, impatient de son métier de berger, venait à nous, et comptant nous arracher à nos divertissements familiers, donnait de la tête contre le tronc du néflier. Mais nous, de le saisir tout en colère, de couper des sarments où pendaient des fruits verts, de l'enguirlander des cornes à la queue, et de ne lui permettre de manger la ramée, que nous ayant à cheval promené l'un ou l'autre au long du bief des Fontinettes ou des haies vives de Sauve-Plaine. Aujourd'hui c'était Frédéry qui talonnait la bête indocile, demain moi, le plus souvent Félice, laquelle, bien que le bouc se cabrât et ruât à l'envi, se tenait gentiment encalifourchonnée et disparaissait avec lui derrière les arbres ou les blés mûrs... Puis venait l'hiver, et nos jeux continuaient à l'accoutumance. *Cabrade* rentrée aux étables, nous allions par la neige relever nos pièges à grives et nos collets à *pattes-courtes*. Quels éclats de rire en la campagne blanche et tranquille ! Le froid nous bleuisant la peau, nous nous arrêtions et nous nous battions fortement les mains pour les empêcher de se geler. Quant aux joues rougies, quelques baisers faisaient l'affaire... Quel temps ! Quel temps ! Monsieur, me reportant à telles joies, j'en pleurerais, les ayant perdues.

Fleurs, plantes, oiseaux, chèvres, « combien toutes ces choses et tous ces êtres sont plus doux que les humains ! » Quand il a la certitude que Félice est l'amante de Frédéry et qu'elle lui prête, à lui, Eran, des calculs bas et sournois, la détresse du chevrier ne s'apaise que parmi la sympathie de sa *cabrade*, éjouie à sa vue :

Quand j'entrai, les chèvres étaient couchées sur les brindilles de frêne tombées des rateliers, les unes dormant encore, les autres remâchant leur nourriture. Sacripant seul était debout, la barbe haute, les yeux ouverts. Me voyant, il vint à moi... Monsieur, si le cœur vous en dit, amusez-vous; j'embrassai mon bouc. Avais-je d'autre ami sur la terre ?

Tout aise d'être accolé, Sacripant bêla, et les chèvres, aussitôt sur pattes, répondirent. Lors, voulant venir à mon lit, aucunement, je ne le pus, empêché par le troupeau qui m'entourait tout entier. Emu, j'allongeai les mains sur quelques têtes préférées et je les grattai à travers poils, comme chèvres aiment être caressées. Elles bondirent à mon environ et s'élançèrent vers la claire-voie qui barrait les étables.

— Au large, Sacripant ! m'écriai-je.

Les chèvres, levant le museau pour humer l'air pur et frais de la matinée, de suivre en colonne serrée leur beau capitaine.

Ces « Bucoliques chrétiennes » ont leurs miracles naturels. « Malgré le dire des gens qui veulent que bouc soit bête du Démon », le curé Alquier sait que Sacripant « en remonterait à plus d'un humain. » Il le prouve, en ranimant son maître évanoui par excès de chagrin.

« Donc, me voyant battre de l'aile, Sacripant avait grimpé au long de la roche nue qui remparaît les Fontinettes; puis, mon bouc grattant la terre gazonnée des quatre pattes au bord du bief profond, l'eau s'était précipitée et le jet avait coulé en droiture sur mon front. D'abord, je n'eus guère le sentiment de ce qui se passait, mes yeux étant presque fermés et mon jugement perdu. Mais, Sacripant élargissant toujours la rigole, l'eau devint si abondante, que j'en fus inondé. Je relevai la tête et appelai le bouc. Il accourut joyeusement.

— Allons ! m'écriai-je.

Moi, je marchais, et même j'aurais couru comme une *patte-courte*, si Sacripant, moins bien intentionné à son maître, au lieu d'aller d'un pas mesuré et de contenir le troupeau, eût battu vite des quatre jambes, comme il faisait à son accoutumance, entraînant chèvres et berger ».

Ainsi, par la vertu du style, est recrée l'atmosphère de *La Légende dorée* et des *Fioretti*, avec « miracle des loups » ou loup de Gubbio. Quel âge d'or, celui où le pastoureau est sauvé par le capitaine des chèvres des extrémités où l'a mis le mépris de la pastourelle !

\*  
\*\*

Un tel style est donc, j'y consens, comble de « l'écriture » et de l'artifice. Mais quel langage *signé* n'offre pas quelque maniérisme, y compris, et peut-être surtout, celui que l'on qualifie de *naturel* ? La pensée, dans son essence, manque de style, constatait Valéry. L'artifice éclate, mais avec charme, dans la surprise d'un jeu de mots :

Je sautai sur la faucille et m'élançai vers nos *orgies*. — A propos, nous appelons *orgies* aux Cévennes, les terres où nous semons ensemble orge, avoine, seigle, fèves et pois. Certes, toutes ces plantes ne graineront, mais elles seront mangées vertes par le bétail (4).

*Abouquir* fait aussi jeu de mots, et le nom de Soulaget, refuge du douloureux Eran. Plus souvent, les procédés sont aussi discrets qu'efficaces. Voici une sonate de printemps, à faire sourire Hésiode aux Champs Elyséens :

Quelle saison le printemps chez nous ! Ah ! monsieur, comme le Larzac se fait gai, et des gens de même, et les troupeaux avec ! Neiges fondues, l'herbe verte embellit roches et guérets; la vie, la grande vie reprend à toutes choses. On ne sortait quasiment de la maison, occupé aux étables et dans les granges à mille raccourages rustiques. Mais pelles

---

(4) Le mot ne figure pas dans Olivier de Serres, au chapitre des *Semences* où pourtant, il recommande lui aussi le méteil, et de mêler aux avoines les légumes : « blés qui abondent en plus d'espèces que nuls autres : fèves, pois, vesces, lupins, cumin, fenugrec : ils sont appelés légumes, du mot latin *legere*, signifiant : arracher. »

sont emmanchées, appointés socs de charrue, émoulées serpes, cisailles, faucilles, et voici venue l'heure du travail. On s'encourt à la terre comme à un trésor.

Suppression de l'article, qui rend plus dense et plus serrée la phrase, plus tassées les énumérations, comme un troupeau se hâte vers le bercail. Elle donne plus de poids à la sentence, qui devient maxime ou proverbe : « Souffrances d'amour sont cruelles et piquent plus profond qu'épines d'églantier ou de houx; mais Dieu ne voulant que tout le sang de l'homme parte par ces piqûres, sa main les ferme, qui les a ouvertes ». Ou précepte, fruit d'une expérience ancestrale : « Balles de farine sont lourdes, chevrier, sans compter sacs de blé, lesquels pèsent plus que fagots de frêne ou brassées d'esparcette et de sainfoin ». Période ainsi condensée se rapproche du latin, recule dans les temps le récit; l'appui de quelques archaïsmes ou tournures locales : *s'encourir*, *s'ensauver*, l'emploi du simple pour le composé : *émoulées*, *éjouissance*; quelques termes techniques : *abouquir*, *abouquissage*, ou patois : *espritée* (intelligente); ces diminutifs, qu'aima la Pléiade; des *tripettes*, une *lampette*, des bourgeons tout *jeunets*; des locutions désuètes : « Pour vous parler comme à mon confesseur », « sans comparaison », — tous ces ingrédients tendent au même but : situer le lecteur dans l'espace restreint du Larzac et le « dépayser », au contraire, vers le « fond des âges ».

Le lexique des substantifs révèle le grand écrivain, qui sut engranger les mots rares et les distribue à bon escient, sans les prodiguer. Fabre attribue une valeur symbolique (piété un brin coquette et fidélité) à la *jeannette* — ou croix d'or à la Jeannette, que la paysanne porte attachée au cou par un ruban très court et qui la lie. L'Eran de Mirande cingle Françon avec une *sangle de barde*, — la barde était une longue selle de toile piquée et rembourrée; il y entraît du métal, au temps des cataphractaires. L'auteur fait renaître le vieux mot d'*emboiseur*, comme Jules Renard allait revigorer l'*écornifleur*; de *boiser* : tromper, séduire par des cajoleries. Il parle d'*affiquets*, ajustements de femme, ailleurs, on dit *affutiaux*, mais mais vulgairement; *affiquets* sied à Pierrette, laitière de fable. Tantôt Fabre puise au vocabulaire des notaires : la haie *abornant* la terre de Fontenille; tantôt à celui, délicieux, de la vénerie : un *tourde*, c'est une grive, et surtout la draine; la *coquillade*, l'alouette blonde et huppée; la *bartavelle*, la perdrix rouge. *Lever cadole à quelqu'un* : le faire entrer, c'est du provençal : *cadaulo*, loquet de porte, et, par le provençal, du pur grec : *katabolê*. *Précon* prête à sourire, pour désigner le crieur public, mais c'est le latin *praeco* : héraut, déchu de sa noblesse. *L'esparcette* ou éparcet, c'est Sainfoin, « le bien nommé », disait Olivier de Serres : *frigoule* ou faligoule, le serpolet.



L'emploi des adverbes : même, souvent, fois (sans s), derechef, semblablement à... est normal dans cette élocution resurgie des lointains, ainsi que des concaténations pesamment romaines : *cause de moi; raison pourquoi Cévenols s'endurcissent*. Encore qu'elles soient à la fois dialectales et du passé, je goûte moins des inversions contraires au génie de la langue et que la poésie même récuse : « Meunier je fusse devenu... Aujourd'hui possible ne serait de tenter la chose... Point je n'avisai l'Hospitalière... Oh ! que joyeusement je m'esclaffai de rire !... » Cette dernière formant en outre un de ces alexandrins blancs, détestables dans la prose. Elles sont rares, et n'auraient pas d'importance, si elles ne gâtaient le dialogue. On le vit bien, quand Fabre voulut porter *Le Chevrier* au théâtre : *L'Hospitalière*, drame rustique en cinq actes, 1880 (5).

La syntaxe est d'ordinaire souple, entraînant, avec l'emploi systématique de l'infinitif narratif : « Quant à nous, de battre des mains... » ; du participe présent au lieu du lourd gérondif, dont Balzac ne se délivra jamais ; de l'anacoluthie, fréquente au XVI<sup>e</sup> siècle, et de cette brachylogie si alerte qu'on nommait en latin l'ablatif absolu. « Cependant, marchant depuis l'aube, un morceau de pain ne serait pas trop lourd à mon estomac » ... « A Faugères, récitant *Notre Père* aux portes, une femme m'a baillé un quartier de sa miche » ... « *Cabrade* rentrée, nous allions par la neige... »

Mais à quoi bon décortiquer une diction si subtilement « paysanne » ? On ne peut même tenter d'analyser le plaisir qu'elle donne à l'amateur de beau langage et les surprises qu'elle procure. Ce sont à chaque instant des trouvailles telles que : « je m'étais assermenté que... » ; les bêtes meuglèrent *amiteusement* ; « vous ne feriez rien de trop si vous me donniez une goutte d'huile... » ; « crapauds tombaient de ses lèvres et non grenouilles, c'est-à-dire menteries et non vérités » ...

\*  
\*\*

De « cet extraordinaire roman champêtre », Paul-Emile Cadilhac dit fort bien :

La langue constitue une étonnante réussite. Fabre a adopté des tournures et des mots archaïques, des manières de parler locales, la forme peu usitée du passé défini, voire l'imparfait du subjonctif, multiplié les

---

(5) Le succès de *L'Arlésienne* incita sans doute l'auteur. Mais cette *Arlésienne*, tirée des *Lettres de mon moulin*, contemporaines du *Chevrier* (1866), devait beaucoup à la partition de Bizet (1872). Jean Giono, de même, qui savait faire vivre ses Manoscaïns dans ses livres, ne sut les faire parler au théâtre ni à l'écran.

dictons, fait énoncer les choses en répétant plusieurs fois la même idée en des termes légèrement différents, procédé qui traduit tantôt la circonspection, tantôt l'astuce du paysan qui veut dissimuler sa pensée, par exemple pour pallier un refus.

Le résultat ? Des dialogues savoureux, fruités, ayant le goût du pain bis. Ces procédés donnent au livre un ragoût, un relief extraordinaires. Ils lui communiquent aussi cette grandeur simple et forte qui, par endroits, s'apparente au ton des poèmes homériques ou des meilleures pages de *Mireille*.

Il y a donc lieu de s'arrêter, au Luxembourg, entre la rue Guynemer et l'avenue de l'Observatoire, devant le buste, et le groupe blanc, — une chèvre et sa gardienne — qui voulut rappeler Fabre aux passants indifférents. Il serait opportun aussi de rechercher quelle fut l'influence, secrète mais certaine, du *Chevrier*. Etudiant, je rencontrai dans les rues de Rennes Florian Le Roy (ne pas confondre avec Eugène, autre styliste, ni Grégoire) et lui dis le vif intérêt que me causaient les premiers Giono : *Naissance de l'Odysée*, *Solitude de la pitié*, *Jean le Bleu*. L'auteur du *Capitaine dénordé* ne manquait pas de malice; chez lui, il prit un livre, ouvrit au hasard, et lut. « Cela ne vous rappelle rien, jeune et sagace critique ? » ... C'était *Le Chevrier*.

André LÉBOIS.